Esaïe 43 : 16-21 – Christ Pour Tous – 26/7/20 – David Buick

Ce passage du livre d'Esaïe s'adresse au peuple d'Israël lors de leur temps d'exil en Babylone. Bien sûr, nous ne sommes pas les premiers destinataires de cet écrit, mais je crois que nous pouvons légitimement nous approprier les thèmes qu'il évoque.

En effet, l'arrière-plan de ce passage, c'est le désert. Or, nous nous trouvons en plein milieu des vacances de l'été, traditionnellement un temps mort en quelque sorte pour l'église, un temps où il y a beaucoup d'absents, et de manière plus générale un temps où beaucoup d'activités normales tournent au ralenti ou sont totalement à l'arrêt. Et par-dessus cela, il y a la crise sanitaire que nous connaissons, qui nous prive d'une manière ou d'autre de beaucoup de choses que nous avions prises pour acquis il y a quelques mois seulement : ce temps de privation est aussi une sorte de désert, et aussi une sorte d'exil interne. Les conditions sont donc réunies pour que ce texte nous parle encore aujourd'hui.

Le passage commence avec un regard en arrière vers un miracle qui a acquis un statut emblématique dans l'histoire du peuple de Dieu : la libération de ce peuple du pays d'Egypte où ils avaient été esclaves pendant 400 ans. Cette délivrance s'opère par leur passage de la Mer Rouge, qui se referme ensuite sur l'armée égyptienne qui était à leurs trousses. C'est un moment charnière qui marque les débuts de la véritable construction de l'identité des Israélites comme le peuple de Dieu.

Tout au long de l'Ancien Testament, et jusque dans le Nouveau (voir Actes 7 :36, Héb 11 :29), cet événement est cité en référence à de multiples reprises pour témoigner de la puissance de Dieu, de la faveur dont bénéficie son peuple, et de la démonstration de sa gloire devant ceux qui ne le reconnaîtraient pas. Ce miracle est comme un symbole de tout l'accompagnement surnaturel de Dieu auprès de son peuple pendant leur long voyage jusqu'à dans le pays promis. Ici en Esaïe, c'est une affirmation que Dieu est le seul vrai Dieu, à qui nul autre n'est semblable, un Dieu qui agit pour sauver son peuple, et qui est encore à l'œuvre.

Cela étant dit, ce rappel s'accompagne ici du mot « autrefois » ; et Dieu poursuit en disant *« Ne pensez plus à ce qui est déjà arrivé, oubliez le passé »* (v18). L'idée n'est pas de ne plus jamais penser à cette délivrance historique, mais de faire prendre conscience aux auditeurs qu'à présent, Dieu va agir d'une autre manière. Il est toujours le même Dieu, mais le contexte a changé.

Je pense qu'il est important pour nous d'entendre cette parole à plusieurs niveaux. Tout d'abord, sur le plan de la vie de tous les jours, nous devons nous faire à l'idée que nous ne sommes pas près de retrouver le mode de vie que nous avions jusqu'au mois de mars de cette année. Il faut donc en quelque sorte « oublier le passé ».

Affronter cette réalité nécessite du courage de notre part, mais je crois qu'il est dans notre intérêt à chacun et ensemble d'en prendre conscience. Nous ne sommes pas tous impactés de la même manière ou au même degré, mais il y a des changements profonds en cours et à l'heure actuelle, il est impossible de prévoir à quel moment nous allons voir le bout de la crise que nous vivons, ou de la crise économique qu'elle va certainement engendrer, en plus des bouleversements relationnels et sociétaux que nous connaissons déjà.

Comme le peuple d'antan, nous voilà donc exilés de notre quotidien habituel, nous voilà en plein désert, et sans visibilité par rapport à la sortie (je dis souvent que si on voit le bout d'un désert, ce n'est pas un désert, c'est une plage, c'est donc un peu normal !). Je prends cette parole en Esaïe comme une exhortation à nous adapter à cette nouvelle réalité et à accepter que nous n'allons pas retrouver le monde d'avant dans l'espace de quelques semaines voire quelques mois.

Par ailleurs, cette prise de conscience est peut-être l'occasion d'accepter que les jours où Dieu partageait les eaux d'une mer entière sont eux aussi révolus. Incontestablement, dès ses premières pages jusqu'aux dernières, la Bible rend compte d'interventions surnaturelles de la part de Dieu. Mais regardons la courbe, la tendance générale au cours de l'histoire biblique : après les grands prodiges des premiers livres, nous assistons à une décroissance progressive de l'envergure de ces miracles au fur et à mesure que le temps progresse, jusqu'à leur disparition totale après le retour de l'exil ; puis une recrudescence dramatique lors de la venue de Jésus, suivie à nouveau d'une diminution progressive depuis la résurrection du Christ. Nous pouvons sans doute témoigner d'interventions miraculeuses de la part de Dieu dans notre propre vie, mais il faut reconnaître que les temps où Dieu partageait la Mer Rouge sont décidemment « jadis », « autrefois », comme Dieu le disait déjà du temps d'Esaïe.

Dieu serait-il devenu moins puissant ? Je ne crois pas. Aurait-il changé ? Je ne le crois pas non plus. Mais je constate qu'il est libre de changer son mode opératoire, qu'il a sans doute de bonnes raisons pour cela, et que déjà en Esaïe il évoquait cette tendance. Il y a quelques semaines, nous avons considéré la question posée à Jésus concernant le paiement de l'impôt du temple (Matthieu 17 : 24-27). Nous avons constaté que la survenance du miracle annoncé (la pêche du montant exact dans la bouche du premier poisson pris par Pierre) n'est même pas consignée ; j'en ai déduit que l'essentiel de ce récit se situe non pas dans le miracle, mais ailleurs. Et je crois que c'est désormais ainsi. Si nous avons à intégrer le changement dans nos circonstances matérielles et sociales, nous avons aussi à intégrer la réalité de comment Dieu traite – et ne traite plus – avec nous aujourd'hui au vingt-et-unième siècle. Louons-le toujours pour ses grands miracles et délivrances d'autrefois et pour ce qu'ils nous disent quant à sa personne, mais

reconnaissons aussi que ces événements « d'autrefois » appartiennent bien au passé.

Ce passage s'ouvre donc avec un appel à laisser le passé là où il appartient : mais il est aussi une invitation à regarder les perspectives futures. « *Je vais faire quelque chose de nouveau »* nous dit Dieu par la bouche d'Esaïe (v19). Dieu est bien encore à l'œuvre, mais cela ne sera plus comme avant. Il faut donc du discernement. Si nous nous entêtons à rechercher des répliques à l'identique de son action dans le passé, nous risquons de passer à côté des nouvelles formes de son action. En annonçant ce « quelque chose de nouveau », ce n'est pas pour rien que Dieu pose la question *« Est-ce que vous ne le voyez pas ? »* (v19).

Quelle est cette nouvelle action ? *« je vais ouvrir un chemin dans le désert, je vais faire couler des fleuves dans ce lieu sec »* (v19) nous dit Dieu. On voit tout de suite que s'il y a une chose qui ne change pas avec Dieu, c'est son sens de l'humour, et aussi de la symétrie. Là où autrefois il avait ouvert un chemin à pied sec dans la mer, il annonce qu'il va faire jaillir un fleuve au milieu du désert. Cela rejoint l'idée que Valter nous a partagé il y a quelques dimanches que Dieu se plaît à introduire des ruptures radicales qui sont totalement différentes de ce qui a précédé et qui s'inscrivent néanmoins dans une continuité. C'est vraiment magnifique.

Cette déclaration est suivie d'une bel engagement de la part de Dieu : *« je veux donner à boire au peuple que j'ai choisi »* (v20). Là aussi, on voit de la continuité, en pensant aux multiples fois où cela s'est produit au cours du périple de ce peuple dans le désert. Cette provision matérielle d'antan trouvait déjà un sens figuratif au temps du peuple en exil : et revêtu de ce même sens, il nous rappelle tout de suite la promesse de Jésus : *« Si quelqu'un a soif, il peut venir à moi et boire. Celui qui croit en moi, "des fleuves d'eau couleront de son cœur, et cette eau donne la vie" »* (Jn 7 :37-38) – une promesse que l'apôtre Jean comprend comme une allusion à l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur du croyant (Jn 7 :39).

Par cette déclaration, Dieu nous dit que même en exil, même pendant les temps de désert, pendant les temps de crise, il veut ressourcer son peuple. Il ne nous laissera pas tomber alors même que les circonstances sont difficiles. Détail surprenant, ceux qui rendront honneur à Dieu pour cette source d'eau sont les « animaux sauvages, les chacals et les autruches » (v20). Cela rappelle encore la vision de Pierre que Valter nous a rappelée (Actes 10 :15), car ces deux derniers figurent parmi les animaux impurs pour les Juifs. N'est-ce pas là un clin d'œil, encore empreint d'humour, comme quoi ce « peuple » que Dieu s'est choisi sera composé de tous, y compris quelques drôles de bêtes ? Ou comme Jésus l'a dit plus tard, « d'autres brebis » (Jn 10 :16)…

Remarquons aussi le but de ce ressourcement : c'est pour que ce peuple que Dieu se forme puisse « chanter sa louange » (v21). Cette pensée est reprise par l'apôtre Pierre, qui nous dit que nous sommes *« le peuple que Dieu a choisi pour annoncer les grandes choses qu'il a faites (…) Autrefois, vous n'étiez pas le peuple de Dieu, mais maintenant, vous êtes son peuple »* (1 P 2 :9-10). En toute logique, pour être en mesure de louer Dieu, il faut que l'on puisse le faire en toute honnêteté : que nous puissions trouver d'authentiques raisons pour lui rendre grâces. Si Dieu nous appelle à cela, nous pouvons donc supposer qu'il va nous donner ces authentiques raisons, même si les choses sont difficiles. Cela correspond bien à l'image de l'eau dans le désert. Même dans les ruines de Jérusalem, Jérémie a pu déclarer sincèrement que les bontés de l'Eternel n'étaient pas épuisées (Lam 3 :22). Que Dieu nous donne aussi de trouver ses bontés alors même que nous sommes dans un désert quel qu'en soit la nature.

Nous avons donc des raisons d'espérer ! Dans le même temps, nous devons être réalistes. Si ce passage nous invite à oublier ce qu'il y avait autrefois, il ne nous projette pas tout de suite vers la nouvelle action de Dieu : celle-ci est annoncée au futur et non pas au présent. Au regard de ses délivrances historiques telles que le miracle de la Mer Rouge, nous pouvons compter avec certitude sur ce renouvellement de l'action de Dieu, bien que sous une autre forme. Mais nous devons aussi composer avec le présent, avec ce « désert » dans lequel nous sommes coincés et dans lequel la présence de Dieu semble se faire bien rare par moments.

Ne perdons pas espoir pour autant. C'était bien l'expérience du peuple de Dieu pendant 40 ans, et ils ont survécu ! Leur existence était réduite à quelque chose de simple, de basique, mais Dieu ne les avait pas abandonnés. Mardi soir j'ai lu le récit de Moïse qui retrouve Dieu à la « tente de la rencontre ». Au départ, ce n'était rien d'autre qu'une petite tente dressée un peu à l'écart du campement du peuple. Quoi de plus humble ? Et pourtant nous lisons que la gloire de Dieu était présente dans cette petite tente et que Moïse y parlait avec Dieu « face à face, comme un homme parle à son ami » (Ex 33 :7-11).

En attendant de voir ce désert transformé par une action autre, différente, et dynamisante de la part de Dieu, apprenons à nous adapter à ce nouveau mode de vie, et à discerner comment nous pouvons véritablement louer Dieu dans cet environnement. Et enfin, si vous avez déjà connu une inondation à la maison vous saurez que l'eau finit toujours par trouver son chemin ; c'est aussi le cas pour l'eau vive du Saint-Esprit.